

MUSIQUES ET DANSES OCÉANIENNES



Dans le Pacifique, chant, danse et musique sont conçus pour se mettre mutuellement en valeur. La **danse** se superpose à la **poésie chantée** ; elle ne la mime pas directement mais l'illustre en utilisant des gestes codés. La **musique** sert d'habillage et de repère rythmique à cet ensemble complexe.

Tous les peuples océaniens sont musiciens. Les musiques océaniques contiennent divers éléments personnalisés mais toujours interactifs. Les festivals régionaux, par exemple, sont l'occasion d'**échanges** importants.

Parallèlement, une musique océanique **moderne**, avec des instruments d'origine européenne tels que guitares, basses et synthétiseurs, se développe. Influencée par les styles country, folk et reggae colportés par les médias, elle cherche néanmoins à conserver des caractéristiques insulaires en intégrant des instruments anciens pour créer une musique du monde à consonance océanique ; les groupes Fenua et Gurejele l'illustrent bien.

La voix est l'instrument prédominant chez les Aborigènes, les Polynésiens, les Micronésiens. Cependant, très tôt, les compositeurs océaniques ont ressenti le besoin d'y ajouter des rythmes et des sons imitant ceux de la nature. Ils ont ainsi inventé des instruments à partir de matières végétales et animales (bois, plantes, coquillages, peaux d'animaux).

En particulier, les idiophones sont des percussions fabriquées dans une matière vibrant d'elle-même. Les tambours à fente, *pë* kanaks, sonnaïles du Vanuatu et claves aborigènes et sont respectivement frappés avec un bâton, avec la main, secouées ou heurtées l'une contre l'autre pour produire un son.

ARTS VISUELS EN OCÉANIE



Jusqu'au début du XX^e siècle, les rares objets océaniens connus des Européens étaient exposés dans les cabinets de curiosités. Les Surréalistes les ont portés à l'attention du monde en associant l'art des îles avec la magie et le monde du rêve. Les ethnologues ont aidé à faire revivre ces œuvres en revenant aux auteurs et aux lieux de leur création, et ont mis en évidence les usages, les valeurs sociales, économiques, religieuses et esthétiques des peuples océaniens.

Les arts océaniens anciens, aujourd'hui célébrés avec les autres arts premiers, trouvent leur place au côté des chefs-d'œuvre de l'humanité.

L'art océanien contemporain, porteur des interrogations d'hommes et de femmes qui vivent dans un monde de brassage culturel, se nourrit d'un dialogue avec la tradition et développe une esthétique de l'échange et du métissage entre hier et aujourd'hui, entre l'autre et soi-même, un métissage qui n'est pas de l'ordre de la fusion mais plutôt de celui de la rencontre. Les artistes innovent autour des motifs et des techniques. Aux matières traditionnelles (terre, pierre, bois et fibres végétales, parties d'espèces animales), ils ajoutent le métal, le verre et tout autre matériau issu de l'industrie.

Dans le même temps, les arts appliqués et l'artisanat traditionnel, érigés en éléments du patrimoine et protégés par la réglementation, sont valorisés par les Océaniens.

Les productions contemporaines, exposées lors de manifestations internationales comme le Festival des arts du Pacifique, sont commercialisées et confortent les actions de conservation et de promotion des arts et cultures du Pacifique.

Regard sur une forme d'art océanien traditionnel : les étoffes d'écorce

Le nom générique de l'étoffe d'écorce est « tapa », mais cette technique de fabrication est aussi connue sous le nom de *siapo* en Polynésie où elle perdure.

Ce tissu végétal est produit par le battage de l'écorce du mûrier ou des racines aériennes du banian.

Selon la tradition, les tapas sont utilisés dans leur état naturel (de couleur plus ou moins blanche) ou teints avec des pigments et des couleurs (noir, rouge ou jaune) issus de minéraux, de sucs, d'écorces ou de noix de certaines essences. Les décors sont imprimés ou peints. Les représentations sont très variées : motifs isolés ou répétés, formes animales et végétales stylisées, formes géométriques, bandes de couleur unie alternées, juxtaposition de traits sur un motif de fond...



Les usages traditionnels étaient très variés : en Nouvelle-Calédonie, les tapas servaient à envelopper les objets précieux ou étaient offerts en don de bienvenue ; en Polynésie, où ils peuvent atteindre de grandes dimensions, ils sont portés comme vêtements ou utilisés comme objets d'échanges.

À Tahiti, jusqu'à l'époque des premières relations avec Cook et d'autres navigateurs (entre 1760 et 1770), il semblerait que des vêtements particuliers aient été teints en rouge ou en jaune. Dès la fin du XVIII^e siècle, l'influence des tissus imprimés incita les Tahitiens à développer leurs techniques décoratives : impressions de végétaux et motifs empruntés aux tatouages. Dès la fin du XIX^e siècle, l'étoffe d'écorce céda la place aux tissus importés dans tout l'est de la Polynésie. Pourtant, cet abandon ne correspondait pas toujours à la disparition d'une forme d'expression particulière et la culture ne s'en est pas trouvée pour autant appauvrie.

Dans l'est de la Polynésie, dans les îles Cook, les îles de la Société et à Hawaï, les femmes réalisent des broderies en appliqué ou des patchworks appelés *tifaifai*. Même si les premiers patchworks ressemblent souvent à ceux réalisés par les femmes de colons ou les religieuses américaines, les motifs ornant habituellement les étoffes d'écorce réapparaissent sur les *tifaifai*.

Si les appliqués, par leur apparence et leur fabrication, sont pour la plupart complètement différents des tapas, des nattes ou des autres textiles, leur utilisation révèle une continuité dans la fonction : on suspend des *tifaifai* pour décorer les maisons ou les églises, ou on les offre aux membres de l'élite lors de cérémonies coutumières.